

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Chapitre premier	Le choix 5
Chapitre 2	Un homme courageux 15
Chapitre 3	Seul à Londres 23
Chapitre 4	Susanna 31
Chapitre 5	Au pays de l'esclavage 41
Chapitre 6	De pauvres gens 55
Chapitre 7	La décision 72
Chapitre 8	Perdu dans la forêt vierge 85
Chapitre 9	Bananes et pommes de terre douces 102
Chapitre 10	Tout sacrifier 122
Chapitre 11	Mission accomplie 140
Chapitre 12	L'adieu 151

Chapitre premier

Le choix

Derrière là maison des Meyer, à Ostringen, petite commune du canton d'Argovie, deux jeunes garçons se bagarraient. C'était la vieille et pourtant éternellement nouvelle dispute du «c'est à moi». Chacun défendait de toute son énergie son droit, l'aîné surtout, un beau garçon aux yeux clairs, d'une quinzaine d'années. Il s'acharnait avec fureur sur son frère.

— Johannes, que m'as-tu promis si sérieusement ce matin? appela de la maison une voix féminine.

L'interpellé s'arrêta aussitôt, mit la main dans sa poche et rendit l'objet contesté. La paix était rétablie et, étendus sagement côte à côte dans l'herbe, les deux garçons scrutaient le ciel, particulièrement vaste au-dessus d'Ostringen.

— Tu sais ce que je veux devenir? commença Johannes.

— Oh! maître d'école comme Jacob, répondit presque avec mépris son frère, Conrad.

— Non, maintenant j'ai changé d'idée. Je veux être missionnaire. J'irai chez les païens...

— Chez les païens? Ils te mangeront. Tu ne te rappelles pas ce que le maître nous a raconté d'eux?

Johannes eut un sursaut. C'était exact.

— Mais les païens de l'histoire que j'ai lue ne sont pas aussi méchants, et c'est vers eux que j'irai.

— Où as-tu lu cela?

— Chez Jacob, à l'école. Il reçoit un journal mission-

naire, «l'Echo des païens», de Bâle et c'est écrit là. Il m'a permis de prendre la page et je vais te la lire.

Il sortit avec précaution la feuille de sa poche et se mit à lire. Conrad, la tête entre les mains, écoutait attentivement.

Ils ne remarquèrent ainsi pas les deux étrangers qui se dirigeaient vers la maison.

Un peu plus tard, la mère appela :

— Johannes, viens!

Johannes replia la page, se leva, mais avant de rentrer, il fit promettre solennellement à son frère de ne dire à personne qu'il voulait être missionnaire.

Les deux hommes étaient de la commune où Jacob, le frère aîné des garçons, était instituteur. Ce dernier était malade depuis quelques semaines déjà et ne pourrait pas reprendre son travail avant assez longtemps. Ses chefs étaient alors venus demander au père Meyer si l'un de ses autres fils ne pourrait pas tenir la classe. L'aîné leur avait apparemment fait une très bonne impression et ils avaient pensé à l'un de ses frères.

La requête des deux visiteurs amena un large sourire sur le visage du papa Meyer. Il était fier de la confiance accordée à ses fils. Mais lequel devait-il proposer?

— Tu verrais Johannes à la tête d'une classe, maman? C'est lui le meilleur à l'école.

— Johannes? N'est-il pas trop jeune?

— Eh bien! faisons-le venir, proposèrent les visiteurs.

On appela Johannes; il entra dans la pièce, salua les étrangers et les jaugea de ses yeux brillants.

— Oui, s'il avait quelques années de plus, il ferait tout à fait l'affaire; maintenant déjà nous le prendrions, mais il est vraiment trop jeune, dirent les deux hommes en souriant. Il ne nous reste qu'à aller chercher ailleurs un remplaçant. Ils saluèrent aimablement et s'en allèrent.

Après leur départ, Johannes apprit de quoi il avait été question. La pensée qu'il était presque devenu instituteur le transporta de joie. Il se serra contre sa mère.

— Quand je serai plus grand, je pourrai être instituteur comme Jacob, n'est-ce pas, maman?

Il venait pourtant de déclarer dehors qu'il serait missionnaire; mais son premier désir avait été d'être instituteur. Et ce n'était que «l'Echo des païens» qui avait éveillé en lui une autre vocation. Il était un enfant sensible qui ressentait profondément la misère extérieure; il n'arrivait pas à comprendre comment on n'était pas encore parvenu depuis longtemps à mettre fin à cet état; comment tous ceux qui le pouvaient ne s'en allaient pas pour aider. Cette pensée s'était emparée si puissamment de lui que, dès lors, chaque fois qu'il était parlé de mission, il se sentait troublé dans sa conscience, comme s'il négligeait un devoir. Mais il ne s'en était ouvert qu'à son frère; il n'osait pas en parler à ses parents. Il lui semblait déjà entendre son père dire:

— Quoi? tu veux devenir missionnaire, avec ton mauvais caractère, ton entêtement? On a besoin de gens d'une autre trempe pour cela.

Et maintenant, c'était sa mère qui le disait, tout en regardant avec amour son enfant.

— Si tu veux être instituteur, commence par changer. Un maître ne peut pas se permettre d'être emporté et colérique.

Colérique, il l'était quand tout ne marchait pas comme il le voulait, et cela arrivait presque chaque jour; car ses frères aussi avaient leur caractère et ainsi, il y avait souvent des disputes à la maison.

Mais maintenant, qu'allait-il se passer pour lui? Son frère Jacob avait promis de l'aider. Il vint un soir annoncer que M. von Fellenberg à Hofwil, était prêt à former Johan-

nes comme instituteur dans son séminaire. Débordant de joie, Johannes courut à la maison et cria :

— Papa, maman, je peux aller à Hofwil ! Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ?

— Qui a dit cela ? demanda le père en levant les yeux de son travail. Il secoua la tête. Pour son aîné, il avait été d'accord, mais il ne voulait pas avoir deux fils instituteurs. Il est vrai qu'il était un Argovien et que le canton d'Argovie passe en Suisse pour un canton cultivé ; mais cela ne s'est manifesté que beaucoup plus tard et les habitants d'Ostringen n'y étaient pas pour grand-chose. La fonction d'instituteur n'était guère estimée ; tout autre métier honnête l'était davantage.

Le « non ! » catégorique du père fit monter les larmes aux yeux de Johannes. Il ne pouvait presque pas le croire et supplia son père de lui accorder sa permission. La mère aussi et le fils aîné intervinrent en sa faveur, mais en vain. Le père était aussi têtu que Johannes ; et peut-être bien que tous les deux avaient hérité ce trait du grand-père.

— J'ai dit non ! Johannes n'ira pas au séminaire. Il ira travailler à la scierie et cela dès la semaine prochaine. J'en ai déjà parlé à Müller. C'est bien le moment qu'il se mette à gagner quelque chose.

C'était en 1820 et Johannes avait alors seize ans.

Travailler dans une scierie alors qu'il rêvait du séminaire ! C'était presque à en désespérer, surtout lorsque, comme Johannes, on avait l'esprit éveillé et qu'on planait dans des sphères élevées. Le lundi suivant, il commença son travail. Il n'était plus question de séminaire.

Je ne sais pas si mes lecteurs se représentent bien la vie d'une scierie. De loin, elle peut paraître terriblement ennuyeuse avec son bruit monotone ; mais si l'on s'approche de la scie, il est très intéressant d'observer comment il faut s'y prendre pour placer les troncs, pas toujours bien

droits, sur le chevalet, et les débiter en planches. Pour un Argovien à la tête dure, c'était en tout cas une excellente école, presque encore meilleure qu'un séminaire. On a l'occasion d'apprendre à dominer quelque chose, lorsque les troncs roulent à droite et à gauche, mais pas là où on les veut. Après s'être débattu toute la journée avec eux, on est beaucoup plus accommodant envers les gens, le soir venu.

Il n'était donc plus question de devenir instituteur; mais si seulement il pouvait encore être missionnaire! Johannes lisait régulièrement «l'Echo des païens» chez son frère; il ne pouvait s'empêcher de penser aux missions. Son travail finit même par ne plus lui sembler tout à fait inutile: c'était une école de renoncement à soi et d'humilité. L'idée qu'il pouvait aussi être utile à un missionnaire de savoir scier des planches ne lui était jamais venue à l'esprit. Il se résigna ainsi à son sort et sa mère s'en réjouit.

Mais voici que quelqu'un vint troubler la paix fraîchement acquise par sa résignation: c'était M. le Vicaire. Il avait eu de la satisfaction avec le jeune Meyer, dans l'enseignement qu'il dispensait. Ils se voyaient souvent lorsque le vicaire passait devant la scierie et chaque fois il déplorait que ce jeune homme éveillé doive passer sa vie sur un travail aussi rude. Il était sûrement destiné à quelque chose de plus élevé! Il fallait lui en parler une fois.

— Quel dur travail par ici! Comment as-tu abouti à la scierie?

— Mon père m'a placé là, M. le Vicaire.

— N'aurais-tu pas préféré continuer à étudier, Johannes?

— Oh! bien sûr!

— Qu'aimerais-tu donc être?

Johannes resta un moment silencieux et rougit; il n'osait presque pas le dire et pourtant il y avait longtemps qu'il

aurait aimé en parler au vicaire et lui demander conseil: il avait confiance en lui. Enfin il lâcha la réponse:

— Missionnaire, M. le Vicaire.

— Missionnaire? Le vicaire regarda Johannes avec stupéfaction. Jamais il n'aurait imaginé que ce jeune paysan devant son établi voulait être missionnaire. Qu'on essaie seulement de se représenter ce qu'un vicaire — sans même parler d'un pasteur — pouvait bien savoir des missions en 1830! Dans le meilleur des cas, il les tenait pour de folles rêveries. Il y avait certes des exceptions, mais d'une manière générale, personne ne voulait rien savoir des missions, sinon quelques piétistes que, de toute façon, M. le Vicaire méprisait. Et voilà que maintenant ce brave garçon avait été contaminé par eux! Il fallait intervenir. Johannes fut convoqué le soir même au presbytère.

Le vicaire le reçut aimablement, l'invita à prendre place, lui demanda pourquoi il voulait devenir missionnaire et expliqua à Johannes, qui l'écoutait sans rien dire, combien cette pensée était insensée; d'abord il était trop peu instruit pour cela et déjà trop âgé pour apprendre tout ce qui était nécessaire; ensuite ce n'était pas non plus bien de vouloir partir si loin; on avait besoin de jeunes gens tels que lui sur place; là aussi il pouvait travailler pour le Royaume de Dieu; le mieux serait de devenir maître d'école; il pourrait s'y préparer pendant son temps libre, tout en restant à la scierie, par égard pour son père, jusqu'au moment où il aurait passé ses examens et obtenu une place.

Johannes rentra chez lui tout triste. Il passa une nuit blanche; le lendemain, il était décidé à suivre le conseil du vicaire. Il expliqua à ses parents que le vicaire était disposé à l'aider à se préparer à devenir maître d'école, pendant son temps libre, après son travail à la scierie, et qu'il espérait atteindre son but.